

# Les aventures extraordinaires des naufragés de Drehu



 Editions  
Humanis

Patrick Génin

# LES AVENTURES EXTRAORDINAIRES DES NAUFRAGES DE DREHU

**Patrick Génin**



Il se levait avant l'aube, il se couchait à la tombée de la nuit, il rêvait dans une langue qui n'était pas celle de ses pères, il accoutuma son palais à d'âpres saveurs, il se couvrit de vêtements étranges, il oublia les amis et la ville, il finit par penser d'une façon que sa logique refusait.

Borgès

# Sommaire

## **Avertissement :**

Vous êtes en train de consulter un extrait de ce livre.

Voici les caractéristiques de la version complète :

*Comprend 4 notes de bas de page - Environ 222 pages au format Ebook. Sommaire interactif avec hyperliens.*

.....	-
<u>Lifou, le 13 mai 1845.....</u>	<u>4</u>
<u>Le Départ.....</u>	<u>6</u>
<u>Premières expériences.....</u>	<u>8</u>
<u>Je deviens planteur.....</u>	<u>13</u>
<u>La longue route.....</u>	<u>15</u>
<u>Deuxième naufrage.....</u>	<u>17</u>
<u>Une nouvelle terre.....</u>	<u>21</u>
<u>Solitaire.....</u>	<u>24</u>
<u>La chaloupe.....</u>	<u>29</u>
<u>La rencontre.....</u>	<u>32</u>
<u>Une nouvelle famille.....</u>	<u>33</u>
<u>Le village.....</u>	<u>36</u>
<u>Siko.....</u>	<u>40</u>
<u>Fils de roi.....</u>	<u>43</u>
<u>La demande en mariage.....</u>	<u>47</u>
<u>Le pays du nord.....</u>	<u>52</u>
<u>Retour à la baie Robin.....</u>	<u>57</u>
<u>Wé, le 10 octobre 1859.....</u>	<u>66</u>



© Septembre 2022 — Éditions Humanis  
Tous droits réservés — Reproduction interdite  
sans autorisation de l'éditeur et des auteurs.  
Photographie de couverture : composition de Luc Deborde.

ISBN des versions numériques : 979-10-219-0436-1

ISBN distribution Hachette : 979-10-219-0437-8  
ISBN autres distributions : 979-10-219-0435-4

# Lifou, le 13 mai 1845

Aux Pasteurs PJ et RB

Mes très chers pères,

En premier lieu, laissez-moi vous remercier pour votre paternelle visite. Votre présence a été pour moi un phare spirituel dont la lumière me montre encore chaque jour le cap. J'en avais fort besoin sur cette île reculée et par ces temps troublés où nos frères, dans le sud, sont en butte à l'hostilité violente des païens et, dans le nord, à celle plus sournoise des papistes. Le grand chef Boula, meilleur pilier de notre temple à Lifou est, depuis votre départ, de plus en plus contesté. Il me presse chaque jour de me mettre à l'abri dans l'île de Maré où notre position est mieux assurée grâce à son oncle le grand chef Naisseline.

Après le départ de mon compagnon, départ que j'ai fini par accepter, je me suis senti bien seul. Ne craignez pourtant pas un fléchissement dans ma détermination, elle est intacte. Après tout, Jésus Lui-même n'a-t-il pas eu Ses moments de faiblesse ? C'est d'ailleurs la lecture de Luc racontant sa tentation dans le désert qui m'a aidée à comprendre votre décision. Je me permets respectueusement, au risque de vous importuner, de prêcher une dernière fois en faveur de mon cher Zacharia : il a succombé malgré mes fraternelles mises en garde. Vous-mêmes l'avez souligné lors de votre trop courte visite : il serait bon que notre Société Missionnaire de Londres envoie de préférence des *natas*<sup>1</sup> mariés, si, bien sûr, l'afflux de nos vocations océaniques se confirmait et nous permettait ce luxe.

Comme vous le savez, les chefs indigènes d'Océanie sont souvent fiers de leurs nombreuses femmes, et seuls jusqu'ici quelques rares nouveaux convertis ont compris combien ces mœurs déplaisaient à Notre Seigneur. Il est coutumier pour eux d'offrir sa fille aînée à l'étranger qu'il veut honorer. Zacharia, jeune et célibataire, a succombé moins par sensualité que, pardonnez-moi ce mot, par politesse. Vous avez, vous aussi, assez sillonné ces terres de missions pour connaître la nature, non pas perverse, comme pourrait le croire le profane, mais naïve, de ces peuples qui ignorent notre civilisation. C'est une insulte, vous le savez sans doute, pour beaucoup de ces populations ingénues que de refuser cette offrande. Zacharia aurait, à coup sûr, fini par contracter une union chrétienne comme je m'appête à le faire avec votre bénédiction. Ma promise est une jeune et très pieuse nouvelle baptisée de la chefferie qui me secondera utilement dans mon ministère. Je prie pour que notre cher Zacharia, brebis un instant égarée, reste dans notre troupeau et, qui sait, retrouve un jour sa place à Lifou où il a obtenu, surtout auprès des jeunes gens, beaucoup de nouvelles conversions à notre foi.

Je profite de cette lettre pour vous joindre un très curieux document que m'a confié un de nos premiers adeptes. Ce vieux paroissien est né et a vécu ses premières années en famille, dans une partie aujourd'hui abandonnée du sud de l'île, avant de choisir, comme beaucoup de chrétiens, de se rapprocher de notre petit temple. Il a gardé pendant longtemps quelques reliques de sa première vie, des idoles qu'il s'est finalement résolu à détruire comme nous le lui avons enseigné. Seul un panier tressé, rempli des feuilles froissées de l'espèce de grimoire que vous avez maintenant entre les mains, a été préservé de son zèle de néophyte. Il l'avait conservé toute sa vie, suspendu à côté de sa réserve de poissons au-dessus du foyer de sa case, lui prêtant un pouvoir sur sa bonne fortune à la pêche. Il fut l'un des premiers à savoir

---

<sup>1</sup> Évangéliste indigène.

déchiffrer notre sainte Bible. Il se rappela juste avant sa mort le panier noirci qui avait pris l'aspect d'un gros galet luisant. Longtemps, pour cet homme simple, l'idée qu'il existât un autre écrit que celui dicté par Dieu à Abraham lui aurait semblé sacrilège ; il avait donc conservé pieusement sa trouvaille avec le même respect qu'il avait eu jadis pour ses statues impies, et puis, il s'était décidé à me l'apporter en tremblant, pour vérifier s'il fallait brûler aussi cet objet qui pouvait être œuvre du démon. Comme vous le découvrirez, une partie des feuillets a subi l'affront des ans, mais beaucoup de pièces restent lisibles pour ceux qui connaîtraient la langue française. J'ai appris à Tahiti quelques rudiments de cette langue proche de la nôtre, mais je n'en suis pas aussi familier que vous.

Les folios ne sont pas tous de la même matière. D'aucuns sont de papier, parfois palimpsestes plus ou moins bien grattés. On peut, par place, y deviner les lignes fantômes d'un livre de bord et d'une sainte Bible. D'autres sont faits d'un tissu d'écorce de banian battue, comme en fabriquent tous les peuples de nos îles, et dont se parent les femmes de mon pays. Un feuillet est même fait d'un vélin grossier sur lequel la plume a trébuché. Je vous joins aussi la boîte ouvragée qui contenait ces sortes de parchemins. Il est difficile d'imaginer qu'elle ait été confectionnée avec un coquillage comme ceux utilisés ici pour travailler le bois ; seul un outil en fer aura permis de ciseler cet objet avec une telle précision. Elle recelait cette plume d'oiseau taillée et durcie par le feu. La demi-noix de coco s'y trouvait également, enveloppée d'un tissu de drap comme ceux que vous avez apportés d'Angleterre. Nul doute qu'il s'agissait de la plume et de l'encrier qui ont servi à dessiner laborieusement les signes que vous déchiffrez peut-être, si vous estimez qu'ils présentent quelque intérêt. L'encre séchée semble provenir de suie diluée dans de la sève, mais certaines lignes du texte, moins bien conservées, sont peut-être tracées au noir de poulpe. Il prétend avoir découvert ce panier dans une grotte au cours de ses jeux d'enfant. J'ai cru comprendre qu'il s'agissait d'une sorte de journal de bord de marin.

Je doute que ce texte profane puisse présenter quelque utilité pour l'édification de nos chrétiens, mais peut-être quelques savants dont vous faites partie y trouveront-ils de l'intérêt. J'ai en vain questionné mes vieux paroissiens pour savoir s'ils avaient eu connaissance d'un naufragé blanc, leur air embarrassé me laisse à penser que ce malheureux aurait bien pu être dévoré par ses compatriotes.

Votre frère en Jésus Christ, Fao <sup>2</sup>.

---

<sup>2</sup> Premier missionnaire originaire des îles Cook, envoyé à Lifou par la Société missionnaire de Londres.

# Le Départ

Je naquis le 11 février de l'an 1744 en la ville de Dieppe, troisième d'une bonne famille de commerçants. Mon frère aîné dont j'ai un souvenir flou, mais dont la légende a baigné mes premières années, ne pensait qu'au voyage, au grand désespoir de mes parents qui n'avaient à lui opposer que la peur de le perdre, ce qui advint finalement dans des circonstances moins qu'héroïques. Engagé comme officier-matelot par un recruteur de Rouen, il s'est noyé en rentrant au bâtiment, avant même sa première campagne. Il avait été entraîné à fêter son départ dans tous les estaminets de la ville.

Comme on le verra, ce départ sans gloire et sans retour pour le pays que nous finirons tous par rejoindre un jour ne me découragea nullement. Mon père, prématurément vieilli par le labeur, qui rêvait pour son fils aîné de la reprise de l'entreprise familiale de fabrication et de vente de montres et de boussoles, reporta alors ses espoirs sur son second fils. Il fut déçu, là encore, puisque le cadet choisit une autre sorte de boussole et devint pasteur dans cette ville à demi huguenote. Ma mère, qui se voyait grand-mère, en fût ravie : à moins d'un retour de la peste, d'une nouvelle flambée religieuse ou de l'invasion des Anglais, elle avait l'espoir encore déçu de finir ses jours entourée d'une ribambelle de petites filles et d'au moins quelques petits-fils sédentaires. Quant à mon père, il reporta tous ses espoirs sur moi.

Au début je comblai ses vœux, car je montrai une certaine adresse dans la fabrication des compas de marine. Ces fleurons de notre « boussole dieppoise », magnifiques objets de précision aux cuivres étincelants, reflétaient mon visage rendu grotesque. Leurs bois d'ébène sévères ou d'acajous chaleureux qu'on avait envie de caresser luisaient au soir tombant dans la vitrine du quartier du Pollet, orientée à l'ouest. À huit ans, j'avais fait la fierté du « patron » et de ses employés-compagnons en inventant un perfectionnement dans la conception des cardans. À y repenser, je me demande si ce souvenir est fidèle et si mon père, dans sa folle envie que je perpétuasse l'entreprise familiale, n'avait pas, pour le moins, donné un sérieux coup de pouce à cette « invention » qu'il avait appelée en mon honneur le « cardan Robin », et pour lequel il avait obtenu une patente du roi : Sa Majesté n'était-elle pas, selon la légende, un artisan-serrurier hors pair ?

Mais ma fascination enfantine pour cet atelier aux senteurs de vernis et d'huile minérale, aux dizaines de petites vitres qu'on devait protéger les jours de gros temps, et qui, à partir de midi, projetaient des éclairages de tableaux flamands, mourut aussi soudainement que naissaient mes premiers poils au menton. Significatif, fut mon désamour brutal pour ma grand-mère, ma confidente si longtemps adulée et, irrémédiable, ma répugnance pour la vie étriquée de mes parents, tellement indignes, pensais-je avec l'arrogance de mes quinze ans, du destin formidable qui m'attendait. Il faut dire qu'entre-temps j'avais lu quelques feuilletons d'aventure illustrés, mais surtout traîné mes sabots sur le port, à longueur d'appareillages et d'atterrages. Soudain, l'odeur de lavande de la maison de ma grand-mère et ses récits campagnards du temps de la peste avaient été détrônés par des odeurs plus iodées de grand-large et par des légendes fabuleuses de flibuste. Mes longues journées et soirées passées à lire et rêver dans la sciure, accroupi sous l'établi à côté du chat de la maison, entrecoupées par l'apprentissage, voûté sur l'étau au côté des compagnons, les yeux rougis par le travail de précision, furent bientôt remplacés par des vagabondages le long des plages de galets et des courses venteuses au bord des darses.

Le commerce affectueux de mon aïeule fut détrôné du jour au lendemain par des initiations plus rudes et les fréquentations nocturnes assidues du *Cabaret du port*. Je m'exaltais des nuits entières, pendu aux lèvres menteuses des marins avinés. Je n'entendais plus mon père qui me prêchait à longueur de repas (quand je daignais y participer) la parabole des talents (car j'en



avais, paraît-il, comme ingénieur). Je ne voyais plus les larmes de ma mère qui allait perdre, elle en était persuadée, un deuxième fils.

La légende familiale voulait qu'il y eût des flibustiers dans notre lignée. Des lettres jaunies, signées d'un certain Pierre Legrand provenant de la Nouvelle France, avaient été exhumées une fois ou deux d'un coffre ferré qui, j'en étais sûr, avait contenu jadis des doublons et des bijoux espagnols. Mes parents me parlaient peu et ma grand-mère jamais de cet aventurier, peut-être parce qu'ils auraient contribué à attiser mon imagination et à me détourner de mon destin tout tracé de boutiquier, peut-être aussi parce que le mystérieux correspondant aurait été un amour d'avant mon feu grand-père. Les deux conjectures me convenaient.

Je me mis obstinément en tête de trouver un embarquement pour l'Acadie.

C'est au *Cabaret du port* que, presque chaque soir, Jacobsen m'envoyait la fumée infecte de sa pipe à tête de pirate en me racontant ses « aventures ». Les volutes légères des calmes plats filtraient entre ses chicots, explosaient en noirs cumulus au moment des tempêtes et nimbaient le vieil homme d'une brume rêveuse quand il évoquait ses amours dispersées dans tous les ports du monde. Il racontait surtout les aventures des autres, mais aucun buveur de tafia n'osait le contredire, et chacun même, se disputait l'honneur d'alimenter sa faconde à coup de « petits secs ». Il avait, se vantait-il d'une voix rocailleuse, participé à tous les trafics, de l'opium au rhum, du café aux esclaves, de l'or aux pierres précieuses.

Mais c'est à un capitaine ivoirier qu'il me présenta après des semaines de siège. Le capitaine Ducourieux me trouvait trop jeune et ce n'est pas le maigre duvet qui parsemait mes joues encore pleines qui auraient pu le persuader que j'avais bien les seize ans requis.

C'est grâce à la complicité du vieux Jacobsen qui me présenta comme son petit-fils et surtout à mes capacités à me servir d'un compas qui finit par le faire changer d'avis. Restait à convaincre mes parents.

La réunion familiale dura jusqu'à l'aube.

C'était la première fois que je voyais mes parents pleurer et il s'en fallut de peu pour que je renonçasse à mon projet. Mais après que mon père eut radoté une nouvelle fois la parabole des talents, après que ma mère se fut tordu les mains en jurant qu'elle mourrait de douleur si son fils qui l'avait tant fait souffrir pendant son enfantement, si cet ingrat partait dans des pays où il serait mangé par les cannibales... Les yeux me piquaient bien encore un peu, mais surtout du fait de la fumée grasse des bougies qui se consumaient.

Au matin, ma résolution était plus ferme que jamais. Mes parents avaient fini par s'affaler, épuisés, sur la table de la cuisine. Lâchement, j'en profitai pour rassembler mes vêtements les plus chauds et mon meilleur couteau. Au dernier moment, j'ajoutai mon Rousseau, l'écrivain au grand cœur. C'était un exemplaire défraîchi par les multiples relectures, du *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité humaine*. Je me faufilai le plus silencieusement possible dans la cour. Hélas, ma mère, réveillée par le grincement de la barrière, me rattrapa dans la rue du Bœuf.

Sans un mot, elle glissa dans mon barda, une vareuse et sa propre petite bible, puis fit demi-tour.

Tout était dit. Ma vie était ailleurs. Beaucoup plus loin. Reverrai-je un jour ma famille ? Je ne le savais pas, et quand je logeai mon sac sous ma bannette du *Ville du Havre*, je ne m'en souciais pas le moins du monde.

# Premières expériences

Ces larmes que je n'avais pas voulu voir, ces suppliques contre lesquelles je m'étais bouché les oreilles me remontèrent à la mémoire plus tôt que je n'aurais pu l'imaginer.

Nous partîmes du port avec un peu de retard sur la saison, en début de jasant. Un clapot nerveux nous fut offert en guise de bienvenue, dès la digue franchie. Nous étions en octobre et un petit crachin rougissait mes joues encore tendres, me piquait le nez et les yeux de mille pointes d'aiguilles, engourdissait mes mains plus habituées aux travaux de précision qu'au maniement des aussières et, surtout, rendait le pont glissant comme verglas. « Une main pour l'armateur, une main pour le marin, petit ! », me prévint un énorme matelot roux, pieds nus, qui semblait boulonné sur le pont et qui me stoppa net dans une course diagonale vers la coursive sous le vent.

L'excitation de l'appareillage, la chaleur de l'action, l'attention aux mille ordres hurlés contre le vent que le novice doit déchiffrer et exécuter dans l'urgence, le repérage des mains-courantes providentielles, toute cette agitation me firent oublier dans les premières heures un ennemi que je ne connaissais pas alors et qui me terrassa souvent au cours de mes voyages. Sitôt l'excitation du départ et la côte disparues, je donnai pour la première fois à manger aux poissons. Pendant vingt-quatre heures, je restai prostré sur ma couchette. Le colosse roux que l'équipage appelait Goliath me sauva la mise en prenant ma place de quart.

Vingt-quatre heures plus tard, j'étais à peu près amariné et ne pensais plus à la chaleur du foyer.

Le capitaine montra à mon égard une indulgence que je croyais devoir au vieux Jacobsen, mais il s'avéra surtout qu'il comptait sur moi comme timonier et qu'il voulait tester mes dispositions à la navigation. Suivre une route au compas ne me posait évidemment pas de problème, lire une carte marine et y tracer un cap, faire une estime, j'avais fait tout ça plus d'une fois avec Jacobsen sur une table bancale du *Cabaret du port*. J'avais même quelques connaissances dans le fonctionnement du sextant, alors que beaucoup de navires en étaient encore dépourvus. Quant au maniement de l'unique et très grosse barre à roue, j'en devins un maître au bout de quelques jours.

Le capitaine Ducourieux, je l'appris très vite par les plaisanteries un peu inquiètes des matelots, avait de longs moments de mélancolie qu'il combattait à coup de tafia. Rapidement le « pacha » me confia la fonction de pilote, même dans les manœuvres les plus délicates. Dès les premières heures, le barreur attitré surnommé Jonas, vieille épave tordue et taciturne qui faisait alors son dernier voyage, avait levé son nez bourgeonnant vers le ciel et, voyant ma mine, avait bougonné qu'il s'agissait d'un « plein bonnet de vent » qui « m'apprendrait le métier », puis avait promptement regagné son cagnard.

Le *Ville du Havre*, flûte de 150 tonneaux achetée ou prise aux Hollandais, était bien adaptée au commerce de « Guinée », mais son armement limité à douze canons le rendait vulnérable. Après plusieurs jours à tirer des bords en Manche par grand frais de noroïs, nous parvînmes à embouquer le golfe de Gascogne, grand-largue par houle énorme. Le navire escaladait péniblement des montagnes noires festonnées de dentelle blanche, finissait par s'immobiliser pendant un moment interminable avant de redescendre follement la pente dans un bruit de cascade, enfournait dans le creux au risque de sancir, tandis que des masses mousseuses gigantesques balayaient le pont, emportant matériel ou homme mal arrimés. Le capitaine m'avait attaché au socle de la barre. À chaque déferlante, j'étais submergé, mais je tenais bon. Trois jours durant, je restai à ce poteau de torture quasiment vingt-quatre heures sur vingt-quatre, engoncé dans deux blouses enfilées l'une sur l'autre, relayé parfois pour une ou deux heures de repos ou pour un bol de soupe.

... *Passage illisible.*

... On disait que la tour d'Hercule avait été remise en état et qu'elle préservait, comme jadis pour les trières romaines, des terribles écueils galiciens. Nous devions apercevoir son faisceau en cours de nuit. Je ne la vis pas, soit que les embruns et la pluie cinglante nous l'eussent cachée, soit qu'elle eût été encore en réparation. Ligoté à ma barre pendant de longues heures, il me semblait que j'étais le seul passager sur un bateau fantôme. Mais non, le capitaine fit soudain irruption de sa cabine du château arrière qu'il n'avait pas quittée depuis vingt-quatre heures, la crinière blanche ébouriffée et le teint cramoisi. Il me souffla son haleine nauséuse au visage et hurla : « Alors, cette tour, tu l'as vue ? » Il plissa les yeux vers l'horizon, sortit une montre en or de son suroît, scruta le ciel et désigna finalement l'est du doigt : « Il est juste là, à vingt miles ! »

Il me tendit une petite flasque métallique : « Tu veux de la soupe du marin ? » Je refusai, n'étant pas du tout assuré de l'effet qu'aurait son rhum sur mon organisme épuisé. J'étais stupéfait : Ducourieux avait suivi la navigation depuis sa cabine et semblait connaître précisément notre position ; ainsi, je ne me permis aucune objection à son ordre : « Mets un peu d'est dans ton sud, matelot, on va bien finir par le voir, ce maudit phare ! »

Nous avons légèrement abattu, contredisant son propre adage : « L'ennemi du marin, c'est la côte ! » Nous étions sous foc et brigantine. Deux matelots sortirent de leur hamac pour mollir le peu de toile qui restait sur le pont. Malgré cela, le bateau gagna encore quelques nœuds et prit un peu plus de bande. Toute la nuit, le pacha et moi scrutâmes les ténèbres, nous relayant à la barre. Mon capitaine s'était mis en tête de faire mon éducation et de me raconter, entre deux rasades de tafia, une vie hasardeuse du Québec au Cap des Tempêtes. Il hurlait contre le vent, sa barbe ruisselante collée à mon oreille, titubant, se rattrapant aux rayons de la barre et rendant les manœuvres plus difficiles. Je ne savais pas encore qu'il vivait le dernier épisode de ses aventures.

L'aube nous fit découvrir une mer noire hérissée de mille crêtes blanches écumeuses.

C'est le bruit qui alerta en premier l'oreille exercée du capitaine : il me poussa brutalement : « Tribord toute, la moussaille, ça brise à bâbord ! » Le vaisseau se redressa, brusquement déventé. Avec les deux marins de quart, nous nous traînâmes à l'avant pour raidir le foc et rester manœuvrant.

C'était trop tard : le navire émit un interminable gémissement rauque, puis s'immobilisa dans un craquement sinistre. Alors que j'étais occupé à tourner l'écoute de foc au taquet, le cordage s'enroula autour de ma jambe et me sauva la vie. Mes compagnons à la manœuvre eurent moins de chance et furent emportés. Je rampai vers le poste de pilotage, hurlai le nom du capitaine. Il avait disparu lui aussi. Il y eut un nouveau craquement, plus lugubre encore que le premier, et le *Ville du Havre* s'immobilisa sur le flanc tribord, tandis que les premières barres de flèche enfournaient, brisant le grand mat qui s'abattit dans un fracas épouvantable.

Le navire tressaillait à chaque vague comme un animal à l'agonie. Il n'y avait plus âme qui vive sur le pont, la barre orpheline tournait follement, dans un sens puis dans l'autre. Le bateau faisait un angle de quarante-cinq degrés sur l'horizon. Je réussis à saisir et à assurer un hauban qui battait le tillac comme une mèche de fouet et me préparai à descendre dans le ventre du navire pour essayer de sauver un éventuel survivant. C'est alors que la tête rouge de Goliath jaillit d'une écoutille : « Ils sont tous morts là-dedans ! »

Je l'informai de la disparition du capitaine et des deux matelots.

Un jour sépulcral éclairait le pont dévasté. Le bateau, comme embroché sur le récif, ne semblait plus s'enfoncer, mais chaque vague l'ébranlait dans des craquements qui présageaient une dislocation rapide.

L'une des deux embarcations de secours que l'on appelait le canot du capitaine était allée rejoindre son propriétaire au fond de l'eau. Miraculeusement, la chaloupe pontée, toujours élinguée, semblait intacte à tribord, saisie sur le pont gîté ; il ne restait qu'à la mettre à l'eau sans la fracasser contre la coque. L'entreprise nous prit une bonne partie de la matinée, mais vers midi nous étions à flot, de l'eau jusqu'à la taille. Il fallut encore écoper ce qui nous prit de longues heures, chaque vague anéantissant nos efforts. La chaloupe enfin allégée, nous pûmes faire route plein est à dix nœuds, ne nous servant des avirons que pour nous maintenir dans le vent. Nous priions pour que la côte fut accore et ne ressemblât pas à mes falaises natales du pays de Caux. Nous fûmes exaucés, un rayon de soleil troua bientôt le ciel d'apocalypse et nous laissa deviner la ligne noire de la côte dans l'après-midi, d'abord par intermittence, puis assez clairement pour reconnaître une petite plage de sable où des silhouettes humaines semblaient nous faire des signes. Toujours porté par le vent de suroît et par les lames furieuses, je m'efforçai de barrer vers le groupe rassemblé sur le rivage. C'est alors que notre chaloupe fut catapultée et retournée. Nous avions franchi sans le savoir une vague redoutée par les riverains, parfois appelée barre. Nous dûmes notre salut à des anges gardiens envoyés par la divine providence : à demi noyés, nous fûmes hissés sur le rivage par un groupe d'hommes encordés. Il s'agissait de moines franciscains de San Martino de Pinario, qui, selon la coutume, pêchaient pour payer le loyer de leur abbaye. Les saints hommes, non contents de nous avoir sauvé la vie, nous accueillirent avec toute la munificence que leur permettait leur dénuement. Après vingt-quatre heures d'un sommeil ininterrompu, nous fumes conviés à la longue table des moines où il fallut raconter notre odyssée. À la fin du repas, il y eut un conciliabule, puis le frère supérieur nous annonça que nous pouvions rester le temps de reprendre des forces et même pour plus longtemps. Pour toujours, si telle était notre vocation.

Mon éducation parpaillote et mon inclination me rendaient peu versé dans les tierces, les sixtes et surtout les matines. Pendant les longues heures de prière, je pris l'habitude de me réfugier dans la belle bibliothèque du couvent. J'y passais des journées à admirer les enluminures, à somnoler, à rêver et à discuter avec le frère supérieur qui y séjournait toujours entre deux offices pour lire et préparer ses sermons. Les premiers jours, encore affaibli par ces épreuves terribles, je pensais, les larmes aux yeux, à mes compagnons et au capitaine Lecourieux. Je pensais aussi à mes parents. L'odeur d'encaustique et de chandelle de la bibliothèque, la douce lumière qui tombait de ses vitraux, me rappelaient l'atelier. Ils n'étaient pas gens à me faire payer ma désertion ni à se gausser de mes faiblesses, me disais-je, je m'imaginai au contraire fêté comme l'enfant prodigue. Frère Benoit, le supérieur, m'encouragea pendant les premiers jours dans cette voie de piété filiale. Par ailleurs, dois-je l'avouer, cette initiation... tempétueuse, m'avait terrorisée et je n'étais pas si pressé pour le moment de reprendre la mer. Mais plutôt que revenir la queue entre les jambes dans l'atelier paternel, je choisis de rester pour un temps chez les accueillants moines.

Le savant frère supérieur, dont les sourires s'étaient incrustés dans le visage, semblait avoir tout lu de la multitude des textes sacrés écrits en latin, en grec et en hébreux, ainsi que des nombreux ouvrages profanes en espagnol et en français. Il retraçait de mémoire cartes et portulans. Il conserva la même bienveillance après avoir constaté mon peu d'enthousiasme pour les livres saints et entreprit peu à peu de me guider dans mes lectures. Il avait bien deviné mes intérêts et me choisit plusieurs traités de géographie, des récits de voyage et des cours de navigation. Je me passionnai aussi pour la médecine, de Galien jusqu'aux travaux les plus modernes de James Lind sur le scorbut. Il me confia en rougissant les premiers volumes de l'encyclopédie de Denis Diderot et je passai des heures à en reproduire les planches anatomiques.

Je trouvai des copies des découvertes horlogères les plus nouvelles de John Harrison et de Ferdinand Berthoud en concurrence pour gagner les vingt mille livres sterling promises à celui qui fournirait une méthode pour déterminer la longitude à un demi-degré près.

Dans cette ambiance studieuse, j'entrepris de mettre au propre le journal de bord que j'avais commencé pendant mes rares moments de calme à bord du *Ville du Havre*. Je le complétais par les mots d'espagnol que je glanais auprès des moines ou que je recopiais à la bibliothèque.

Je ne me reconnaissais plus : les jours s'écoulaient sans que je m'ennuyasse. Ma mère en aurait été bien surprise, elle qui m'avait traîné naguère, à la suite de mon frère, chez le redouté pasteur Michel pour y apprendre à lire. En avais-je passé des heures sur la bible de Luther, les yeux rougis au ras de l'épais ouvrage ! Je sentais encore l'odeur des pages moisies et me surprénais à guetter le bruit métallique de la règle qui me faisait sursauter quand, par malheur, mon impitoyable éducateur me prenait la joue collée sur le pentateuque. Mon père qui ne savait que compter et déchiffrer des croquis d'horloges et de baromètre estimait cet enseignement inutile, mais ma mère, relayée ensuite par mon frère, resta inflexible. Et voilà que je trouvais maintenant de l'intérêt à l'étude sous l'amicale direction du savant moine. Il m'apprit qu'on pouvait même y éprouver du plaisir.

Un jour, infatué par mes connaissances toutes neuves, je parlai de l'ignorance de mon père avec condescendance. Frère Benoit abandonna alors pour la première fois son équanimité et m'expliqua sévèrement que l'habileté et le savoir-faire que l'on m'avait transmis étaient tout aussi respectables aux yeux de Dieu. Jésus n'avait-il pas été charpentier ? Il me pria à partir de ce jour de l'accompagner régulièrement dans le champ où les moines cultivaient et élevaient poules et cochons. Tout d'abord piqué par les remontrances du prêtre, je compris qu'il ne s'agissait aucunement d'une punition, mais d'une leçon d'humilité et surtout d'une juste contrepartie pour mon entretien. J'y retrouvai Goliath qui portait à présent une bure et une grosse croix en bois autour du cou. Le géant, fils de fermier à l'allure de Viking, y était très apprécié pour sa force de taureau et son entrain. J'appris ainsi les métiers du jardinage et du soin des animaux.

Deux années passèrent. Je parlais désormais l'espagnol sans accent, selon mon indulgent précepteur, et j'étais venu à bout du *Quixote*. Goliath était devenu novice et le doux géant m'avoua en rougissant qu'il allait bientôt prononcer ses premiers vœux. J'eus le plaisir de le croiser régulièrement avec son « maître » à la bibliothèque. De mon côté, une fonction de simple oblat me convenait parfaitement.

Mais une circonstance infléchit à nouveau le cours de ma vie. Comme je l'ai raconté, les moines complétaient leurs maigres revenus par des campagnes de pêche plusieurs fois par an. On me proposa d'y participer. En bon dieppois, j'y tins mon rang. Par la suite, je guettais avec impatience ces journées joyeuses où les frères les plus jeunes troquaient le froc pour le sarrau. Entassés sur deux chars à bœufs, nous roulions en cahotant vers la plage où Goliath et moi avions naguère été repêchés. Les cantiques faisaient alors place aux chansons de marins, les mines graves étaient remplacées par les rires et les plaisanteries. Seules les Actions de grâce en cas de bonne fortune pouvaient distinguer notre groupe de jeunes gens des villageois et des pêcheurs des environs.

Je retrouvais le goût du sel sur mes lèvres, le vent qui piquait mon visage et m'ébouriffait les cheveux, la respiration de la houle franchissant la barre et explosant en gros rouleaux sur la plage et loin, si loin, l'horizon.

Au retour, pendant deux ou trois jours, frère Benoit me trouvait moins appliqué et plus intéressé que jamais par l'étude des cartes et des récits de voyage !

Un jour, j'accompagnai frère Luc dans son expédition mensuelle au port de La Coruna. Je profitai qu'il avait une visite chez des prêtres de la paroisse pour aller flairer les relents de poissons et de goudron de calfat, pour chahuter les mouettes, respirer à pleines narines les bourrasques salées. Telle la fringale qui s'empare de l'ivrogne sevré de longue date en reconnaissant l'odeur de vin à la porte entrouverte d'une gargote, je me sentis à nouveau une frénésie de grand large.

Les odeurs de vernis et de colle de poisson qui m'avaient réconforté après le naufrage m'écœuraient à présent. Les chants grégoriens qui m'avaient charmé les premiers jours me faisaient maintenant bâiller. J'avais la nostalgie de la musique tellement plus exaltante du vent dans les gréments ou des gueulantes dans les tavernes.

Pendant plusieurs semaines, je repoussai le moment d'avouer aux moines ma décision de repartir à l'aventure, surtout à Frère Benoit qui m'appelait « mon fils » et que, de mon côté, j'appelais « mon père », et qui, en effet, était devenu pour moi un père moins bourru et plus savant que celui d'autrefois.

Mais je n'avais pas oublié non plus les enseignements du premier. J'employai mes derniers jours à fabriquer pour mes hôtes un baromètre selon le modèle de M. Bourdon qui trône peut-être encore sur le lutrin du père abbé. Cet homme bienveillant qui avait applaudi à mes projets de retour en famille me félicitait maintenant pour mon goût de l'aventure et des voyages qui, dit-on, forment la jeunesse.

# Je deviens planteur

Je profitai de l'expédition mensuelle de la charrette du couvent et arrivai dans l'allégresse sur le port de La Coruna.

Ma mère, en cachette de mon père, avait cousu quelques louis dans la doublure de mon caban, mais je n'eus besoin d'en faire usage que pour payer à boire à de nouveaux compagnons. Mes bienfaiteurs m'avaient recommandé à une sainte femme qui logeait seule dans une masure sur le port et qui m'offrit gîte et couvert en attendant de poursuivre mes voyages.

Je devins une pratique régulière des caboulots du port espagnol. Je me targuais de mes capacités de navigation, mais restais discret sur le naufrage du *Ville du Havre*, tant les marins se montrent habituellement superstitieux. Ainsi, plusieurs compagnons de beuverie avaient essayé de me détourner de la vie à laquelle j'aspirais, car j'avais, selon eux, le mauvais sort.

J'y rencontrai toutes sortes d'aventuriers prêts à vendre leur mère pour quelques écus. J'éconduis plusieurs recruteurs négriers bordelais dont le trafic est si gourmand en équipage. Ce commerce n'était pas pour moi : mon éphémère ami, le capitaine Ducourieux, m'avait assez raconté, entre deux rasades de rhum, les conditions déplorables du transport des esclaves vers les plantations de Martinique.

Ce furent encore les frères de San Martino de Pinario qui me vinrent en aide en me présentant au capitaine De la Rivera qui faisait au hasard de ses escales, des retraites chez les accueillants bénédictins. Ils me firent rougir en m'introduisant comme un savant en navigation, et le capitaine qui avait besoin d'un sous-lieutenant pour le Brésil m'accepta à bord du *Sao Jose*.

Le voyage en berline jusqu'au port de Viana da Foz do Lima nous pris deux semaines. L'avitaillement, le chargement en denrées et matériel pour les plantations et le recrutement des marins, un bon mois supplémentaire. Enfin nous appareillâmes pour le Nouveau Monde. J'étais sous l'aile protectrice du capitaine De la Rivera avec qui je perfectionnai mes connaissances de la navigation et appris les rudiments de la langue portugaise. Cette amitié avec le capitaine ne manqua pas de faire quelques jalousies que je désamorçai en étant le plus diligent aux manœuvres, si ce n'est le plus adroit. Des manœuvres, il y en eut d'ailleurs peu sur ce trajet monotone sous alizés habituellement bien établis en cette saison. Quel changement d'avec ma terrible initiation dans le golfe de Gascogne ! De la navigation, j'avais connu l'excitation et l'effroi. Je découvris la paix et l'ennui.

*... manquent quelques phrases. Quelques pages sont couvertes de chiffres, sans doute des coordonnées. Il y a aussi des croquis d'arrivées de port, quelques portraits au fusain et des aquarelles pâlies.*

De la Rivera était, à chaque escale, accueilli comme le messie par les planteurs de canne qui pouvaient écouler leur sucre, acheter du matériel agricole et collecter les nouvelles de la métropole. À la fin d'un repas copieusement arrosé de vieux rhum, je surpris le capitaine en conciliabule avec notre hôte.

— Senhor Frances, vous tombez bien, me cria-t-il pour couvrir le bruit des guitares de la fête, nous avons une proposition à vous faire. Vous avez eu l'air de vous intéresser à la culture de la canne à sucre. Mon ami est prêt à vous laisser un petit bout de terre et quelques esclaves mâles. Moi, j'ai un voyage à faire aux Mascareignes, ils ont du café à vendre là-bas. L'année prochaine, je serai de retour. Si la vie à terre ne vous convient pas, je vous reprends avec moi.

J'hésitai : je n'avais pas quitté la routine familiale, puis l'austère vie monacale pour m'enterrer dans une plantation, même si la lumière incandescente du Brésil détrônait avantageusement la grisaille dieppoise et la pénombre du monastère. L'esprit pionnier de ces rudes colons n'était pas non plus sans m'attirer. La jolie Maria-Dolores, la plus jeune fille métisse d'Alvarez qu'on me présenta comme « un petit cœur à prendre » finit de me convaincre.

Du lever au coucher d'un soleil brûlant, j'appris mon nouveau métier dans mon *engenho*, la plantation et sa sucrerie, avec l'enthousiasme des néophytes. Mes nègres, d'un âge sans doute moins avancé qu'il ne paraissait, me furent plus utiles par leurs connaissances de la canne que par leur force déclinante, et certaines fois, on aurait pu se demander qui était le maître et qui était l'esclave. Peu m'importait, tant j'étais heureux, du moins dans les premiers temps, de dérouiller mes muscles engourdis par les années d'atelier paternel et d'études dans la bibliothèque du couvent. Il nous fallut un mois pour extirper les vivaces mauvaises herbes tropicales, un deuxième pour faire les sillons et y coucher les tiges. On m'enseigna la fabrication du sirop et la distillation du vesou. Je fis aussi d'autres apprentissages avec Maria-Dolorès, quand son vieux précepteur en avait fini avec ses leçons et qu'elle réussissait à tromper la surveillance de la négresse qui lui servait de duègne.

Ma récolte m'attira le respect d'Alvarez qui m'invitait régulièrement à sa table où mon rond de serviette était placé à côté de celui de sa fille. Cependant, je profitais des moindres moments de loisir que me laissait le désherbage et où Maria-Dolorès n'était pas disponible pour des badinages dans le maquis. J'empruntais alors la carriole de la station pour aller errer sur le port. J'assistais aux arrivées lointaines, je flairais les odeurs de rhum et de morue salée, j'écoutais les récits fabuleux des marins et je me renseignais inlassablement sur le retour de la goélette de De la Rivera : quelqu'un ne l'avait-il pas croisé à La Coruna ou à Saint-Malo ?

Sa voix railleuse me fit sursauter un jour de janvier, tandis que j'amendais mes sillons. « Alors les terriens ? Il y a du sucre à vendre par ici ? » avait-il braillé avant d'éclater d'un rire tonitruant.

Alvarez me prit à part et fit tout son possible pour me retenir. J'avais fait la preuve de ma vaillance et il avait besoin d'un contremaître. Nos parcelles réunies feraient une grande propriété prospère. Et puis, me bredouilla-t-il tout bas, comme si sa fille pouvait l'entendre, Maria-Dolorès était bientôt en âge de se marier. Si je voulais...

Mais il me restait tant de contrées mystérieuses à découvrir, tant de princesses à aimer, tant de fortunes à faire ! Mon destin, à coup sûr, était derrière l'horizon.

Je laissai la moitié du prix du sucre au généreux planteur qui accepta, à condition que je revienne l'année suivante pour reprendre place à ses côtés.



# La longue route

À cette époque, Sa Majesté avait recouvré les Mascareignes, et la Compagnie française des Indes orientales dissoute n'avait plus le monopole du café. Il y avait une opportunité pour d'habiles commerçants comme le capitaine De la Rivera. Nous embarquâmes en janvier et fîmes route plein sud pour contourner les vents alizés et quitter les zones de tempête. Les courants côtiers favorables et un vent qui adonnait à mesure que nous descendions en latitude nous permirent de noyer la terre vers les trentièmes sud, de toucher des vents d'ouest et d'atteindre le cap des Tempêtes en trois mois. Cette traversée, plus rude que l'ennuyeuse route des alizés, continua de m'aguerrir dans mon métier de marin. Je passais cependant de longues heures à rêver, à lire les livres de navigation du capitaine et à pêcher dans les périodes de calme. Je consignais aussi tous les mots des langues et patois que j'entendais autour de moi.

Je me pris de passion pour les albatros qui nous escortèrent plusieurs semaines avant d'apercevoir les côtes africaines. Ces majestueux volatils se reposaient parfois sur nos gréements ou sur le pont, se retrouvant alors victimes des marins désœuvrés. Je réussis à persuader mes compagnons d'abandonner leurs jeux cruels et plusieurs de ces oiseaux, de souffre-douleurs, devinrent nos mascottes.

« La table est servie », me claironna un jour, énigmatique, le capitaine.

L'énorme montagne de La Table était en effet ce jour-là, coiffée d'une nappe blanche de nuages. Nous étions au cap.

Une semaine après avoir mouillé dans la baie de La Table, le capitaine avait pris contact avec les marchands hollandais et avait tenté de négocier un prix honnête pour notre cargaison de sucre. Mais, plus tard, il apprit que le *Sao Jose* était consigné par la toute puissante Compagnie hollandaise des Indes orientales.

J'eus alors l'occasion de lui prouver ma gratitude. Chez un négociant sucrier, je rencontrai un certain Joubert qui, apprenant que j'étais dieppois et huguenot de surcroît, m'invita chez lui dans un français rocailleux. Olifentschoek, rebaptisé Frenchhoeck, avait été, quelques dizaines d'années auparavant, colonisé par des Français qui y avaient fait pousser des vignes et y produisaient un vin ressemblant à celui de Porto. Joubert était un notable de la colonie. C'était le seul de sa génération à connaître encore quelques rudiments de notre langue. Les villageois étaient maintenant métissés et on n'y parlait plus qu'un hollandais corrompu. Grâce à cet ami du gouverneur, le capitaine put vendre notre cargaison, acheter quelques tonneaux de vin et obtenir les laissez-passer pour quitter le port.

Pour De la Rivera, qui me traitait à présent comme son associé, et même comme son fils, après quelques verres du breuvage puissant de Frenschhoeck, il était acquis que je continuerais le voyage jusqu'à l'île Bourbon pour y échanger notre vin contre du café. Mais telle n'était pas l'idée que je m'étais mise en tête au cours des longues heures de rêverie à la barre du *Sao Jose* et des discussions dans le sabir parlé par les marins de tous les ports. Mon destin était d'aller vers Batavia, jusqu'à Cathay, jusqu'au bout du monde, quoi !

Joubert, encore lui, me recommanda à un ami de la compagnie néerlandaise. Ma part de sucre s'était bien vendue grâce à ce descendant de français viticulteur. J'achetai alors des marchandises que je savais recherchées dans la colonie et j'embarquai comme subrécargue à bord du Jonker.

Quel changement ! Même si je n'avais pas eu à me plaindre de ma précédente condition de pilote, je serais resté un oisif passager de luxe si mon caractère ne m'avait porté à jouer, dès les premiers jours, les mouches de la fable. Rapidement, je fis valoir mon savoir neuf dans les choses de la navigation, jusqu'à me rendre indispensable auprès de mon nouveau capitaine. Durant les quatre mois que dura la traversée, je passai la plupart de mes journées sur le gaillard d'arrière auprès de l'homme de barre ou du maître pilote.

Comme la plupart des vaisseaux de la compagnie, nous suivîmes la route du sud, par une mer clémente, sans croiser une seule voile, en particulier de corsaires. Nous eûmes moins de chance quant à la santé de l'équipage.

Nous avions embarqué plusieurs tonneaux de choucroute et aucun homme ne contracta le scorbut. Cependant, nous déplorâmes la mort de sept matelots frappés par le typhus quelques jours après l'appareillage, et plusieurs blessés dont deux ne purent être sauvés, malgré la science de notre dévoué chirurgien major, monsieur Le Callonec. Deux hommes tombèrent à l'eau et ne purent être ramenés à bord. Quant à moi, je ne souffris que d'une légère calenture en approchant les hautes latitudes. Notre chirurgien avait fréquenté l'école de Rochefort. Il parlait un français entrecoupé de breton, surtout avec son aide qui était du même village que lui. Il me traita par le repos, par le courant d'air du pont, une triple ration d'eau vinaigrée et une thériaque de sa composition. Je passais de longues heures avec cet homme savant, l'aidant souvent à la préparation des vulnéraires et de la charpie, nettoyant les instruments, l'assistant une fois pour l'amputation du boulanger du bord qui souffrait de gangrène. Il me transmit, en plus des mots quotidiens de la langue bretonne, une grande somme de connaissances en anatomie, physiologie et chirurgie qui me furent utiles tout le reste de ma vie.

*... suivent une chanson dans une sorte de créole, des dessins au crayon et à la plume, toute une liste de mots espagnols, anglais hollandais et même cantonais.*

... Batavia était une ville fortifiée, surtout habitée par des hommes hollandais, leurs femmes souvent indigènes et une foule d'esclaves. Les Chinois, si nombreux par le passé, avaient été exterminés vingt ans auparavant et leurs maisons brûlées. Autour des fortifications, les cultures et les baraques en bambou se pressaient, chaque groupe racial séparé, peu de blancs osant s'aventurer dans ces quartiers. Je passai trois mois dans le palais de Jan Eriksohn, le temps de négocier mon vin et de me faire quelques relations qui pensais-je, me seraient un jour profitables. J'arpentais les canaux afin de trouver un nouvel embarquement. Mon destin m'appelait toujours plus à l'est.

## Deuxième naufrage

J'avais vendu mon vin à bon prix, les buveurs de bière originaires d'Amsterdam ayant à ce moment toutes les peines du monde à s'approvisionner en leur breuvage favori. Je plaçai une moitié de mon argent dans des actions de la VOC<sup>3</sup> et négociâi une place sur le *Haarlem* pour Canton.

J'étais passager payant et occupais une des petites cabines réservées aux rares personnes dans mon cas, et parfois à la famille du capitaine.

Toutes les nations étaient représentées, excepté les Anglais et les Espagnols, bien sûr. Sur cette tour de Babel, chaque peuple faisait bande à part ou communiquait avec un sabir rudimentaire et souvent à coups de poing. Mais plus question de familiarité avec l'équipage, la barbe impérieuse, les sourcils broussailleux et les yeux de glace du capitaine De Wilde ne l'auraient pas toléré.

Je me préparais à un voyage ennuyeux, rythmé par des repas lugubres à la table des officiers, seulement égayé par l'observation de mes amis les albatros et par l'étude de la langue néerlandaise que je m'étais mis en tête d'apprendre après le portugais.

Le sort en décida autrement.

Selon mon estime, nous approchions de Kalimantan. Le capitaine avait fini par me tolérer à ses côtés sur le gaillard d'arrière. De Wilde, particulièrement bougon, confirma et précisa mes calculs par monosyllabes ; nous étions à quelques centaines de miles au sud-ouest de Balangbanganau, île où la compagnie néerlandaise essayait de prendre pied et où nous devions nous approvisionner en vivres frais. C'est alors que je remarquai sa mine crispée et son regard semblant rivé sur la lointaine couronne de cumulus. Comme je lui demandai ce qui le préoccupait, il me tendit sa lunette sans un mot en me montrant l'horizon du doigt, le point blanc encore minuscule d'une voile s'y détachait. Tout l'après-midi le point grossit. Il s'agissait d'un pirate chinois, selon De Wilde. Il ordonna qu'on abatte, espérant l'avantage à des allures portantes pour notre navire plus lourd, mais plus toilé. Inexorablement cependant, la distance entre nous s'amenuisa jusqu'à pouvoir distinguer la silhouette des hommes qui s'agitaient sur le pont. Le brigantin de nos poursuivants était plus petit, mais plus léger et surtoilé. À la nuit tombante, on pouvait encore deviner la gueule noire de ses canons. J'en comptai trente-six. Nous avions les nôtres, mais ceux de la batterie basse avaient été supprimés au profit d'un plus grand volume de cale. Le capitaine ordonna de mettre le cap plein nord, doubla l'équipage sur le pont qui fut chargé d'établir toute la toile. Vers minuit, quand la lune se leva, le navire pirate n'était plus en vue. Aux premières lueurs de l'aube, comme je félicitai De Wilde pour ses manœuvres, il me tendit sa lunette : « Kijkt naar ! », un petit point blanc se détachait à nouveau sur l'horizon. Dans la matinée nous pûmes clairement distinguer les canonnières s'activer. Le brigantin était dans notre sillage et, au regard de nos allures respectives, nous allions être déventés puis abordés par notre poupe dans l'après-midi.

À la mi-journée, le vent forçait encore et De Wilde ordonna d'abattre sans réduire notre voilure. Le bateau prit de la gîte au point que les vagues léchaient nos bouches à feu pourtant en position élevée. La distance avec nos poursuivants resta stable alors, et même, augmenta sensiblement dans les rafales. Nous ne nous réjouîmes pas pour autant, sachant combien ces forbans sont acharnés quand ils espèrent un bon butin.

Dans l'après-midi, nous avons gagné près d'un mile sur les pirates et j'interrogeai le capitaine dans mon néerlandais hésitant. Pour la troisième fois, toujours aussi laconique, il pointa cette fois-ci un doigt vers notre nord-est : « Kijkt de wolk ! » Il était dit que la

---

<sup>3</sup> Compagnie néerlandaise des Indes orientales.

providence ne nous secourait que pour nous plonger dans une nouvelle épreuve. Il me montrait un nuage noir d'encre qui nous coiffa en quelques minutes comme un couvercle, accompagné de trombes d'eau. Les rafales continuèrent de forcer et De Wilde fut obligé de donner des ordres pour réduire la toile. Nous perdîmes deux gabiers dans la manœuvre, les malheureux n'ayant pas eu le temps de s'assurer, ils furent comme soufflés du haut d'une vergue alors qu'ils prenaient leur ris.

Nous avons considérablement dévié de notre route, et Balangbanganau était maintenant loin dans notre nord-est. L'intention de De Wilde était de mettre le cap sans escale pour Macao, mais le vent et la mer sont maîtres plus impérieux qu'un capitaine. La nuit qui suivit nous plongea dans un effroi plus terrible encore que la veille, car si nous risquions par les pirates d'être réduits en esclavage, c'était, cette fois-ci, la mort par noyade qui nous attendait à coup sûr. Toute la nuit, nous affalâmes les voiles une à une jusqu'à nous retrouver au petit jour à sec de toile, en fuite sur une mer monstrueuse.

Le gros temps dura douze jours au cours desquels il ne s'agissait plus de faire route, mais de fuir à mat et à corde. Nous perdîmes deux hommes écrasés par la chute de notre grand-mat et deux autres encore qui tentaient de couper les haubans pour libérer l'espar devenu dangereux. Misérable bouchon, notre navire dévalait la pente de vagues démesurées qui risquaient de nous engloutir ou de nous retourner si le barreur ne nous gardait pas dans le lit d'un vent capricieux. Les manœuvres étaient si épuisantes que les deux hommes à la barre double devaient être relayés toutes les heures. Une autre équipe s'activait à la pompe de cale pour éliminer l'eau embarquée à chaque déferlante et à cause d'un bordé disjoint que notre charpentier n'avait réussi à colmater qu'à demi, malgré de longs efforts.

Chaque fois que le vent semblait faiblir, c'était pour mieux redoubler de puissance dans les heures qui suivaient. Pendant douze jours, nous ne pûmes calculer une méridienne faute de soleil. Mon estime nous situait au sud-est de manille, celle du capitaine beaucoup plus au sud, à quelques dizaines de miles de la Nouvelle Hollande. Je lui objectai que s'il avait eu raison on aurait dû apercevoir un de ces nombreux récifs qui parsèment ces régions et qui causèrent la perte de tant de navires. J'admis cependant avec lui que la visibilité pendant ces jours de tempête n'avait parfois pas même permis de distinguer notre bout-dehors. De Wilde fit établir clinfoc et artimon arisés et mit cap au nord, non sans envoyer un gabier tiré au sort dans la hune de misaine. Le vent avait un peu faibli, mais la houle restait énorme.

La lumière crépusculaire même en plein midi rendait notre progression inquiétante. Nous avancions à trop vive allure pour envoyer une ligne de sonde et nous nous attendions à chaque instant à heurter un haut fond. Au quinzième jour, nous vîmes une dizaine d'oiseaux marins d'une espèce qui m'était inconnue. Nous redoublâmes d'attention, même si nous savions que certaines races comme les frégates peuvent se rencontrer à des centaines de miles des côtes. Cette veille épuisante dura encore cinq jours et surtout cinq nuits.

Le gabier de garde hurla « Terre ! » un matin. Aussitôt le capitaine éructa un ordre qui fut couvert par l'horrible raclement de la coque que j'avais hélas appris à connaître. Le navire butta contre une petite falaise de corail, pivota, repoussé par le ressac il finit par s'immobiliser presque droit sur sa quille si près de la côte que nous pûmes envoyer une équipe de marin à l'assaut de l'escarpement et expédier une dizaine de chaînes et aussières à terre.

*... Fragment de page moisie.*

Le bateau était immobilisé au moins pour un moment et nous débarquâmes tout ce que nous pouvions transporter : de la nourriture, riz, blé, biscuits, viande séchée et même une dizaine de poules que nous n'avions pas mangées, mais surtout cordages, voiles, outils de charpentier, hameçons, fusils, mousquets, poires à poudre et cendrée, épées et vêtements, des

voiles et du fil à voile. Nous découvrîmes aussi, devrais-je dire hélas, deux pleins barils de rhum, boisson capable de déchagriner tout autant que d'embrunir une assemblée d'hommes.

Le transbordement périlleux dura toute la matinée. Dans l'après-midi, nous entreprîmes de débroussailler un acre d'épineux et de construire une barrière de fortune dans l'ignorance où nous étions s'il existait des bêtes dévorantes sur cette terre. Au soir, la plupart d'entre nous sombrèrent dans un sommeil profond malgré le froid, la pluie et l'inconfort du sol de corail. Au matin, la pluie cessa enfin, le vent chassa les derniers nuages noirs et un soleil ardent éclaira notre prison. Car il s'agissait bien d'une prison : le mousse Bruno qui escalada un des grands cocotiers nous le confirma, nous n'étions pas sur un continent, mais sur une très petite île. Le capitaine décida de l'appeler Redding Eiland.

Le vaisseau s'était fixé dans une gangue de calcaire, la poupe à demi submergée, la proue presque à la verticale. Une équipe se chargea de continuer à transborder tout ce qui pouvait nous être utile sur notre refuge, une autre, armée de fusils et d'épées, de visiter les lieux. Je restai avec le capitaine et notre charpentier dans notre campement pour l'améliorer et le sécuriser. Nos explorateurs revinrent au bout de quelques heures. L'île était bien une très petite galette de corail, hérissée de cocotiers. Les seuls êtres vivants, en dehors des insectes, étaient des oiseaux de mer qui nichaient dans des anfractuosités de roches, des chauves-souris et des sortes d'énormes pagures sans coquille dont la chair s'avéra délicieuse. Aucune source sur ce petit bout de terre isolé, mais quelques trous remplis d'une eau douce limpide.

Toute cette activité de survie avait le mérite de nous détourner de notre misérable situation : nous étions dix-neuf naufragés sur une minuscule terre déserte et stérile, dans un endroit inconnu. Nous pûmes sauver un sextant et une boussole, mais les cartes avaient été réduites en charpie. En une journée, nous construisîmes un cantonnement fait d'une cambuse, d'un fourneau et diverses marmites, d'un dortoir avec des matelas de palmes de cocotiers et des feuilées.

Nous continuâmes d'explorer le moindre recoin de ce grain de sable au milieu de l'océan et de scruter naïvement l'horizon alentour, comme si nous pouvions espérer voir apparaître une voile dans cette immensité déserte.

Quand le temps, cependant, se fut enfin éclairci, nous devinâmes une bande de terre située à quelques miles dans notre ouest. Il s'agissait peut-être d'un continent ou au minimum d'une île plus considérable que notre îlot déshérité.

Nous nous consacrâmes pendant plusieurs jours à la réfection de la chaloupe restée sur notre malheureux navire. Jos, notre charpentier, ne pouvait y travailler qu'en période de marée basse où le bateau restait immobile. À marée haute, les vagues ébranlaient si fort la structure que le travail et même la station debout étaient impossibles. Les réparations durèrent trente-deux jours pendant lesquels le capitaine eut bien du mal à pacifier les nombreux conflits parmi les matelots. Une bagarre entre le clan des Javanais et celui des Indiens à propos de tabac causa même la mort du bosco qui avait voulu s'interposer. L'aristocratique capitaine qui tenait tant au respect de la hiérarchie et imposait une ségrégation stricte dans l'équipage, en particulier entre matelots et officiers, avait le plus grand mal à faire respecter ses ordres à terre, en l'occurrence sur une terre sauvage et inconnue. L'autorité d'un capitaine repose finalement sur le fait d'être le seul, avec un ou deux officiers, à connaître cartes et instruments et à pouvoir fixer la route à suivre. À terre, qui plus est dans ces conditions de survie et d'anomie, d'autres que lui commencèrent dès les premiers jours à prendre l'ascendant.

La chaloupe fut enfin mise à l'eau à grand-peine à l'aide de palans grésés sur la bôme de misaine. Il fallut alors décider qui d'entre nous irait explorer la terre inconnue que nous devinions au loin quand le temps était clair.

Plusieurs refusèrent avec véhémence par peur des cannibales, car nous étions, d'après notre estime, sur cette terre océanienne de si sinistre réputation. D'autres par contre, craignaient, je

crois, de se retrouver minoritaires parmi un clan de marins ennemis. Un jeune malais qu'on appelait Nour était resté prostré depuis notre naufrage. Il déclara qu'il ne remettrait plus de sa vie le pied sur un bateau et qu'il voulait finir ses jours sur cet îlot.

# Une nouvelle terre

Je me portai volontaire avec le jeune mousse Mourdi pour qui j'étais comme un grand frère, quoique nous eussions presque le même âge. Nous embarquâmes donc tous deux avec armes, outils, nourriture et couchages. Le capitaine me confia sa précieuse lunette de cuivre. Il fut décidé que les seize hommes restants continueraient à débarquer tout ce qu'il était encore possible de sauver avant que le *Haarlem* ne se désagrège complètement sous l'effet d'une autre tempête.

Pour le moment, le temps s'était remis au beau et nous bénéficiâmes d'un vent portant de sud-est. À mi-journée, nous découvrîmes des falaises abruptes bordées de récifs. Au-delà de la barrière grise de calcaire, qui m'évoquait la côte de ma Normandie natale en moins considérable, aucun relief ne semblait se détacher.

Nous décidâmes de longer la côte par le sud en espérant découvrir un endroit abordable, voire un estuaire. Alors que nous désespérions, tant cette île paraissait une forteresse imprenable, la côte se fit enfin plus hospitalière et nous aperçûmes une très petite plage de sable blanc. Le lagon d'un quart de mile environ était défendu par une barrière de corail menaçante, mais heureusement percée par une passe praticable pour notre faible calaison. Nous la franchîmes sans embarras à la rame, malgré le soleil couchant éblouissant.

Nous décidâmes de passer la nuit dans la chaloupe par un fond sableux de trente pieds.

Nous avions convenu d'un tour de veille, mais le soleil nous réveilla de notre sommeil profond, car Mourdi s'était endormi pendant son quart.

Le soleil levant blanchissait la muraille déchiquetée de la falaise : cette terre, dont nous devinions la luxuriance perchée, était un véritable bastion. Après être venus à bout de ses douves, nous étions devant ses fortifications de calcaire. Plus au nord, cependant, en longeant l'étroite bande de corail mort, nous découvrîmes une petite crique devant une grotte pouvant faire un abri facile à protéger. Nous passâmes une semaine entière à construire un muret solide devant notre maison troglodyte, nous nourrissant de nos provisions de viande séchée, de biscuits et de petits poissons que nous capturions dans les trous d'eau à marée basse.

Ces premiers aménagements terminés nous pûmes commencer d'explorer cette terra incognita.

Il fallut d'abord escalader une sorte de courtine entre deux remparts qui semblait défendre le plateau calcaire. Une zone d'éboulis à demi colonisée par la vivace et tentaculaire végétation tropicale nous y aida. Jour après jour, nous dégagâmes un sentier abrupt pour accéder à la jungle qui surplombait la falaise, pour acheminer le bois dont je prévoyais que nous aurions besoin et transporter le gibier et les plantes que j'espérais découvrir. Notre progression était pénible et lente dans cette brousse rendue presque inextricable par le filet des lianes, les pièges des racines, les barrages d'énormes troncs d'arbres vaincus par les termites.

Nous ne vîmes aucune bête dangereuse, ne rencontrâmes nulle trace d'installation, ni n'entendîmes aucun bruit d'activité humaine.

Cette terre était peuplée de très nombreux volatiles inconnus, de chauve-souris et de troupeaux de chèvres. La présence de ces dernières me sembla de bon augure, car d'où auraient pu venir ces animaux, si ce n'est apportés par des navires ou échappés d'élevages ? Nous tuâmes deux gros oiseaux ressemblant à nos pigeons en plus colorés et qui avaient une chair excellente. Nous ne trouvâmes pas la moindre rivière et nous nous abreuivâmes grâce au jus des noix de coco qui se trouvaient en abondance le long de la côte. Enfin, nous découvrîmes, assez loin de notre campement, un trou profond dans la roche calcaire empli d'une eau très pure qu'il fut facile de puiser avec une noix de coco au bout d'une liane tressée.

Nous passâmes encore un mois dans nos explorations, mais sans nous éloigner de plus d'une journée ou deux de notre « maison », car dans la crainte des fauves qui sortent, on le sait, surtout la nuit, nous interrompions notre marche bien avant la tombée du jour, et Mourdi nous construisait un ajoupa solide sinon confortable. Mais souvent, à couvert, nous étions surpris par la nuit tropicale et dormions dans les branches des arbres au risque de tomber au cours de notre sommeil. C'est d'ailleurs ce qui arriva une nuit où je fus réveillé par un cri. Je tâtonnai dans la sorte de couchage de branchages que nous avions construit pour y dormir à l'abri. Mourdi était tombé de notre nid et geignait trois mètres plus bas, incapable de se mettre debout. Je dus lui confectionner une attelle et des canes à potence avec lesquelles il dut boitiller pendant quelque temps.

Plus le temps passait, plus nous nous convainquions que ce lieu était inhabité et sans animal dangereux. Était-ce une île ou un continent ? S'il s'agissait d'une île, d'où venaient ces chèvres ? N'avions-nous pas découvert ce fameux continent austral recherché par plusieurs expéditions du passé ? me demandais-je parfois dans mes rêveries. Il fallait explorer cette terre plus avant. Pour cela, il était temps d'aller chercher les hommes restés à l'étroit sur leur caillou. Mais, alors que chaque soir nous convenions de prendre la mer, chaque matin, Mourdi trouvait un prétexte pour ajourner notre départ. Je compris qu'il craignait nos compagnons plus encore que des cannibales hypothétiques.

Mourdi était un Cafre, esclave libéré qui s'était embarqué après un an de vagabondage à Bourbon. Déjà souffre-douleur de l'équipage, sa situation avait empiré après la disparition des gabiers, comme si on lui avait reproché de n'être pas mort à leur place.

Il m'avait raconté, au long de nos explorations, dans un sabir fait de portugais, d'anglais de français et de créole de Bourbon, quelques-uns des mille et un malheur de sa courte vie ; il revenait encore et encore sur son affranchissement : compagnon de jeu et souvent bouc émissaire et martyr de la fille de son propriétaire, on l'avait séparé de la jeune fille à l'adolescence. Mais cette dernière avait obtenu de son père veuf, à force de câlineries, qu'il fût affranchi.

On lui proposa de rester comme travailleur libre dans les champs de café, mais il avait soif d'une vie *réellement* différente, non celle de ses parents qui eux, demeureraient esclaves et continuaient sans doute, vieillards de quarante ans, à s'user dans la cafèraie. Il avait ensuite erré pendant près d'un an sur l'île Bourbon, vivant de rares travaux et souvent de larcins, battu plus qu'à son tour, chassé de partout. Il avait finalement trouvé un embarquement en prétendant qu'il avait les seize ans requis, sans vraiment pouvoir le prouver. Le *Haarlem* était son deuxième bateau.

C'était devenu un ami cher, bien qu'il continuât à me donner du « Monsieur Robin ». Mais quoi ? Je l'avais providentiellement tiré des mains cogneuses de ses camarades et c'était maintenant pour le replonger dans l'enfer ? Il aurait volontiers laissé tous ces diables d'hommes à leur sort et serait bien resté seul avec moi qu'il révèrait comme le Bon Dieu bien que nous eussions le même âge. Son unique ami avait été le chien bâtard du bord qu'il tentait de soustraire à la cruauté des matelots. Il l'avait nommé Bourbon, et on l'entendait souvent l'appeler dans tous les recoins du navire, car plusieurs fois, ses persécuteurs lui avaient fait croire qu'ils l'avaient jeté par-dessus bord.

Il resta inflexible. J'avais beau lui décrire le sort certainement misérable de nos compagnons, lui faire valoir que nous serions plus fort avec eux, rien n'y fit et il refusa mordicus de monter dans la chaloupe.

Un matin je me décidai à partir seul. Après mille recommandations, je lui confiai la garde de notre petit campement et franchis à nouveau la passe, plus aisément cette fois-ci, car j'avais pris soin de repérer et baliser les esquifs.

Le trajet me prit deux jours, par vent contraire et mer calme. J'arrivai à la nuit. En me rapprochant de *Redding Eiland*, je ne vis aucun signe de présence humaine, ce qui ne laissa



pas de m'inquiéter, car enfin, ces hommes piégés en pleine mer auraient dû se relayer pour guetter l'horizon à l'affût d'une voile, la mienne ou celle, miraculeuse, d'un autre bâtiment croisant dans les parages. Mais je ne vis pas même la lumière d'un feu. Circonspect, je décidai de n'atterrir qu'au jour et me mis à la cape pour la nuit. Au matin, je m'approchai à la rame du *Haarlem* et réussis à m'amarrer à couple de l'épave. Je m'attendais à des acclamations de bienvenue, mais ne vis personne. Je constatai que les restes de notre navire avaient été partiellement dépouillés : il n'y avait plus de voile, beaucoup d'accastillage avait disparu. Le pont de singe que nous avions installé le premier jour était toujours là, je l'escaladai le cœur battant.

Pendant mon retour solitaire vers l'îlot, j'avais eu toutes sortes de fantaisies : mes camarades querelleurs avaient vidé les barils de rhum et s'étaient entretués, j'en étais sûr. Puis dans l'heure d'après, je reprenais confiance : un miracle s'était produit, ils avaient été sauvés par un navire de passage et ils s'étaient résolus à nous laisser sur la grande terre que nous avions commencé à explorer. Mais alors, le doute me rongait à nouveau : ne nous voyant pas revenir, n'avaient-ils pas construit un radeau pour venir à notre rencontre ? N'avaient-ils pas déjà débarqué sur un autre point de la côte ?

J'étais loin d'avoir imaginé le spectacle qui m'attendait : la petite île était devenue uniformément noire. Un noir de suie, un noir de mort. Ça et là des squelettes de cocotier perçaient la croûte charbonneuse encore fumante par place. J'examinai chaque pouce de la petite île, mais ne trouvai aucun indice pouvant expliquer ce désastre. Je mis de côté quelques pièces, surtout de métal, que je dégageai des cendres et qui pouvaient m'être utiles dans l'avenir : des lames de couteaux et des fers de hache dont les manches avaient brûlé, une lame de scie, une marmite noircie, une vis de tarière, des clous, une pierre de meule et des aiguilles. Dans l'infirmerie du bateau je découvris, intacts, le coffre d'instrument de mon ami le chirurgien et tout un assortiment de boîtes et de flacons. Je complétais ce chargement hétéroclite par quelques planches prélevées à partir des bordés du *Haarlem*. Je dénichai aussi à bord, un reste de filasse, un ciseau à calfat et un baril de brai bitumeux, un sac de blé et un sac de maïs destinés à nos poules. À ma grande déception, je ne localisai pas la caisse à outils de notre charpentier. Dans la cabine du capitaine, je trouvai quelques dizaines de pièces d'or dont je doutais qu'elles me servissent un jour, mais qui rejoignirent les louis de ma mère et les florins de ma vente de vin. J'emportai aussi l'uniforme d'apparat rouge à passément bleu du capitaine. Je gardai précieusement un couteau et une vieille bible.

Quel avait été le sort des seize hommes ? Le saurais-je jamais ?

*... Suit une page rendue illisible par la moisissure.*

# Solitaire

J'eus de sombres pensées pendant la journée du retour ; j'avais perdu mes compagnons, et nous devions désormais organiser notre survie à deux. Je ne savais pas encore que la destinée allait m'accabler davantage. Quand je franchis à nouveau la passe avec le flot, j'étais pourtant quelque peu rasséréiné : mon cher Mourdi attendait certainement sur la plage, peut-être m'avait-il aperçu au loin, n'avait-il pas chassé et cuisiné des oiseaux pour m'accueillir ? Mais personne ne me fit signe tandis que j'ancrai la chaloupe. Je trouvai notre caverne silencieuse, rangée, mais déserte. Aucun de nos outils ni aucune nourriture n'avaient disparu, le foyer était froid. Le mousse pusillanime était-il tapi aux alentours ? Je l'appelai une partie de la nuit sans succès, sacrifiant même quelques précieuses cartouches pour l'alerter.

Les trois jours suivants, je fouillai les refuges que nous avions aménagés, refis les chemins que nous avions l'habitude de fréquenter ensemble. Puis j'explorai d'autres pistes, traquant les branches cassées, les traces d'un couchage, de cailloux de Petit Poucet, d'un fragment d'étoffe, de vestiges de foyer. Périodiquement, j'interrompais ma progression pénible dans la jungle pour crier son nom.

J'abandonnai mes recherches au retour d'une quatrième expédition, sanguinolent et épuisé. D'une nature optimiste, je n'avais, depuis plus de quatre années riches en malheurs, jamais douté de ma bonne étoile. Mais cette fois-ci, ma situation m'apparut si désespérée que je parcourus pendant des heures la plage en pleurant et en me lamentant. Nous étions le vendredi neuf février, mon jour anniversaire. J'avais vingt ans, seul sur une terre à l'écart des routes maritimes, avec peu d'espoir de revoir les miens ni même un autre être humain. Je m'allongeai alors sur la grève en gémissant comme un enfant, sans honte pour ma faiblesse que personne ne pouvait voir. Je m'endormis à même le sable, les bêtes sauvages ne me faisaient plus peur, je pouvais bien mourir tout de suite, peu m'importait.

Au matin la mer était lisse, encore scintillante du reflet des étoiles palissant au levant.

Un soleil glorieux rougit l'horizon, sécha la rosée, délassa mes membres engourdis. Après tout, j'étais jeune et en bonne santé, sous une latitude chaude, environné d'une nature généreuse et inoffensive. Je pensai à nouveau à mes compagnons, ils avaient sans doute eu moins de chance que moi.

Je me déshabillai alors pour prendre un bain dans l'eau tiède, gardant mon haut-de-chausse par une habitude de pudeur dont je me mis à rire tout haut : qu'avais-je à faire de la pudeur ? Je me mis entièrement nu et passai de longues heures à barboter et à me rouler dans le sable.

J'étais vivant et, malgré mes terribles aventures, n'avais subi aucune blessure. J'étais jeune et vigoureux, j'avais sauvé les objets indispensables à ma survie. J'avais une chaloupe remise en état et sans doute capable de m'embarquer vers un endroit habité par mes semblables.

Je mis à jour les hoches en retard sur le tronc pelé du grand badamier qui me servait de calendrier et pris quelques heures pour sculpter une enseigne : « Baie Robin ».

De retour dans mon royaume je fouillai dans mon coffre au trésor où j'avais entassé mes biens les plus précieux, y dégageai la redingote écarlate de De Wilde, trop grande pour moi, et m'en vêtis. J'avais négligé, sur l'épave du *Haarlem*, la culotte et les bas, si bien que j'enfilai mes vieux hauts de chausses éculés. Je n'avais hélas personne pour se moquer de cet accoutrement disparate et pas même un miroir pour juger de l'effet que je pourrais produire à quelque improbable visiteur. À chaque grande occasion, chasse ou pêche fructueuse, fête du calendrier, je m'en revêtis par la suite.

Je décidai de me cuisiner un repas extraordinaire de crabes de terre et de pigeons, avec pour seul convive une perruche locale qui était devenue rapidement ma familière au point de se percher sans crainte sur mon épaule lors de mes promenades et qui m'avait fait fête bruyamment à mon retour. Je l'avais appelée Maria-Dolorès en souvenir de mon amante brésilienne.

Personne n'était là pour me traiter de fol, et je pris l'habitude par la suite de me parler à moi-même en me dédoublant. J'avais mis deux couverts et les deux assiettes en bois de sapin que nous avions creusées et sculptées de nos noms dans les premiers jours avec Mourdi. Tandis que je mangeais alternativement d'un côté puis de l'autre de la table tout en jouant le rôle de mon ami fantomatique, une inquiétude me saisit : je n'avais pas vérifié le petit réduit soigneusement dissimulé derrière un rideau de verdure et un monceau de pierres que j'avais aménagé dans un recoin de ma grotte et que j'avais pompeusement baptisé ma « Sainte Barbe ». Sitôt écarté l'entrelacs végétal, je vis que les pierres avaient été déplacées. À l'intérieur, j'éclairai les canons luisants des trois fusils à silex, mais une place restait vide dans le râtelier éclairé par la lumière tremblante de ma lampe à huile. Il manquait le tromblon de Mourdi. Un des tonnelets était ouvert et mes réserves de poudre et de grenaille étaient entamées. Qui avait pu commettre ce larcin ? Un animal n'aurait pas soulevé les couvercles ni attrapé le fusil au râtelier ! Un habitant de ce pays dont n'aurions pas encore détecté la présence serait-il entré sans laisser de traces ? Non ! Il ne pouvait s'agir que de mon ami, parti en exploration, peut-être perdu dans la forêt comme nous avons failli l'être plusieurs fois. Soudain, je m'avisai d'une autre disparition qui ne m'avait pas frappée au premier regard : au pied du râtelier, un carré plus clair se détachait sur le sol empoussiéré. Il manquait le petit coffre ou j'avais muché les pièces d'or de ma mère. Le voleur ne pouvait être que le naïf Mourdi : que pouvait-il faire de pièces d'or sur une île sans doute déserte ? Mais il est vrai que moi-même je m'étais refusé par superstition à les jeter.

Je refermai soigneusement les couvercles de mes caques, les sertis à nouveau avec du suif et dissimulai l'ouverture de mon armurerie en y ajoutant des épineux. Par la suite il me faudrait découvrir et aménager une cachette plus sûre dans cette grotte aux ramifications labyrinthiques.

Je passai la journée suivante à rêver et à faire des projets d'avenir. D'après la hauteur du soleil en février et mon estime pondérée par celle du capitaine qui nous avait situés beaucoup plus au sud, nous étions autour de 20° de latitude sud. En naviguant au nord-ouest, je pouvais atteindre la Nouvelle Hollande ou la Nouvelle Guinée. Malheureusement, je n'avais pas réussi à mettre la main sur le sextant, les éphémérides et les cartes du bord. J'espérais qu'ils étaient sains et saufs, quelque part avec leur propriétaire. Par contre, j'avais toujours, en plus du compas de la chaloupe, une petite boussole du magasin paternel qui n'avait pas trop souffert et que je gardais en pendentif, comme lien avec mon enfance et presque comme un talisman, comme les nègres d'Afrique.

Il me fallait préparer la chaloupe pour un long voyage solitaire, renforcer les réparations du charpentier, rassembler eau et provisions, et attendre les mois d'hiver austral où j'étais quasi certain de ne pas avoir de tempête.

Mais avant de réaliser l'avenir lointain de mon évasion, ma survie étant assurée, il fallait organiser mon confort. J'entrepris de rendre mon habitation agréable et sûre. Je rangeai tous les outils que j'avais encore dans mon embarcation et construisis des coffres pour les mettre à l'abri. Mon premier ouvrage fut de confectionner trois caisses à eau, deux pour la « maison » et une pour le bateau en prévision de mon départ. Je me félicitai d'avoir joué les arpètes du charpentier sur le *Ville du Havre* et d'avoir pu récupérer quelques outils du *Haarlem*. Mes caisses étaient étanches, ma chaloupe le serait aussi en son temps.

Il y avait, dans ma caverne, une grosse stalactite ; de l'eau en dégouttait rendant le sol humide et glissant. Avec Mourdi, j'avais repéré une belle bambouseraie. Je passai deux jours à couper plusieurs troncs que je traînai à grand-peine sous mon refuge. J'eus, à partir de ce jour, une réserve d'eau douce à portée et un logis sec. J'utilisai aussi par la suite ce précieux végétal pour fabriquer une table et une chaise plus raffinées.

J'avais une bonne quantité de biscuits, de viande séchée, de saindoux, mais qui viendrait un jour à s'épuiser, il me fallait renouveler mes provisions pour ma vie sur terre et pour ma future évasion. J'entrepris de débroussailler quelques acres et de semer le blé et maïs retrouvés dans la cambuse du *Haarlem*, mais les graines étaient aussitôt pillées par les oiseaux. Il me fallut d'abord fabriquer des filets de protection avec de vieux cordages et une plante locale épineuse. J'eus quelques jours plus tard la grande joie de voir de petites pousses vertes de maïs pointer au-dessus de mon carré, mais les graines de blé avaient sans doute été gâtées par l'eau salée.

Bien qu'ayant maintes fois observé les pêcheurs de Dieppe ravauder sur le port, la fabrication de mes filets me prit un mois. Je confectionnai d'abord une sorte de navette et réussis si bien que j'en conçus un modèle plus robuste pour la pêche. J'avais découvert une petite crique où j'apprenais en autodidacte à nager. Elle était, à marée haute, grouillante de vie. J'en fermai, avec mon filet, le petit goulet qui la faisait communiquer avec le lagon, ce qui me permit d'avoir régulièrement des petits poissons colorés délicieux dont je mis une partie à sécher.

Ma poudre rescapée faisait l'objet de toutes mes précautions ; j'avais eu la déconvenue, en ouvrant l'un des deux tonnelets récupérés sur l'épave, de constater qu'elle avait été gâtée par l'humidité. Aussi, je prenais grand soin de ma réserve encore diminuée par le vol de Mourdi. J'en gardais une partie pour ma sécurité, une autre pour la chasse que j'utilisais avec parcimonie.

Après l'agriculture qui, passés mes premiers tâtonnements, me donnait grand espoir, je pensai à l'élevage des chèvres pour la viande et, pourquoi pas, pour le lait. J'entrepris de construire une barrière dans une clairière où nous avions vu de nombreux animaux avec Mourdi. J'y pratiquai une ouverture en entonnoir et réussis à y empiéger quelques bêtes appâtées par des plantes dont elles étaient friandes ou par de l'eau en période sèche. Elles me procurèrent une provision de viande et un cuir acceptable pour la fabrication de brodequins, bien utiles pour mes explorations à l'intérieur des terres.

Je découvris un jour, par hasard, une autre source de nourriture : alors que je me promenais sur *ma* plage dont j'avais fini par connaître tous les recoins, je fus intrigué par une surface de sable qui avait été comme labourée ; des traces en partaient en direction de la mer. Mon cœur se mit à battre plus vite : une embarcation n'avait-elle pas atterri pendant la nuit à cet endroit ? Tandis que je m'étais assis pour scruter l'horizon, je creusai machinalement dans le sable. Mes doigts rencontrèrent un contact dur et lisse : c'étaient des œufs de tortue. J'en fis une omelette presque aussi bonne que celle de ma grand-mère. Je pensai à ma famille et la nostalgie me fit monter les larmes aux yeux.

Un jour que j'étais parti faire provision de bambou, je tombai sur plusieurs arbres d'un vert sombre couvert d'une multitude de fruits de la même couleur que nos oranges, mais plus petits.

J'en éprouvai une petite portion : le goût en était sucré avec un cœur plus acide qu'un citron. Je n'eus aucun dérangement par la suite, ainsi en cueillis-je une grande quantité. Je découvris aussi une sorte de raisin sauvage que je réussis à passeriller et qui me procura un dessert agréable. Je trouvai enfin une sorte de fruit vert grenu de la taille d'une noix de coco qui, une fois cuit, avait un goût de pomme de terre, mais qui se conservait fort mal.

La forêt abritait également une grande quantité de santal dont les Chinois sont si friands. Je me surpris à rêver et faire des projets : m'évader de cette île et y revenir un jour pour y exploiter le bois précieux.

Mais bientôt la mélancolie me reprenait : mon destin n'était-il pas de finir mes jours solitaire, libre dans ma prison entourée de sa forteresse liquide ?

*... feuillet noirci illisible... un portrait d'un jeune noir (Mourdi ?) et une carte schématique d'une portion de côte découpée en trait plein et poursuivi par des pointillés et, au centre, un grand point d'interrogation.*

Pour lutter contre le découragement et les idées noires qui continuaient à traverser mon cerveau d'ermite, je m'abrutissais de travail, m'imposant une discipline monastique rythmée par les heures pointées par le cadran solaire que j'avais artistiquement gravé sur une dalle de calcaire. Je suivais scrupuleusement une routine stricte que j'agrémentais de moments programmés : les dimanches, bien sûr, où je me forçais au repos et où je puisais dans ma petite réserve de rhum, mais aussi toutes les autres fêtes de la liturgie chrétienne que j'avais comptées, quelques anniversaires personnels et toutes les occasions où j'avais remporté une victoire sur l'adversité, réussi à domestiquer la rude nature de mon domaine, ou survécu à une période éprouvante de mauvais temps.

J'avais cependant des moments terribles d'abattement où je dérogeais à ma règle. Incapable de continuer mes travaux, j'escaladais mon chemin abrupt creusé dans la falaise, m'asseyais au creux d'une sorte de niche dans le rocher que j'avais capitonné de paille. Je scrutais pendant de longues heures l'horizon bordé de cumulus cotonneux, à l'affût du point blanc d'une voile. Les yeux brûlés par les reflets du soleil, je finissais par en voir ! Je fermais alors fortement mes paupières... quand je les rouvrais, le bateau avait disparu.

Par beau temps, surtout pendant la saison froide, la vue s'étendait à des dizaines de miles. Pendant les premières minutes, je me refusais par superstition à tourner la tête vers la gauche. C'est seulement quand je me sentais prêt à affronter la réalité que je fixais l'ombre déjà verdissante de *Redding Eiland*, espérant je ne sais quel miracle. Toujours déçu, j'imaginai diverses fantaisies, heureuses le plus souvent, où l'équipage du *Haarlem* avait été repéré et recueilli. Les recherches pour me retrouver étaient une question de jours... Je redescendais aux dernières lueurs du jour.

Je passai mon premier Noël en tête à tête avec Maria-Dolorès, dont je finis par me demander si ce n'était pas un oiseau mâle, n'ayant jamais pondu un seul œuf dans le nid que je lui avais aménagé.

Bavard impénitent, je pouvais jadis passer des nuits de discussion dans les tavernes enfumées jusqu'à l'enrouement, mais j'avais aussi développé quelques aptitudes à la rêverie solitaire, à sculpter des maquettes sous les établis ou à lire les philosophes. J'avais aimé les quarts ascétiques à la barre où mon imagination, poussée par l'alizé, s'envolait vent arrière vers des pays inouïs, mais c'était pour mieux me rassasier aux escales, de rencontres et de discussions chaotiques dans toutes les langues.

J'avais pris cette habitude extravagante d'inventer, de déclamer et de jouer des saynètes de théâtre, et même de descendre des petits tréteaux que je m'étais fabriqués pour m'applaudir moi-même. Le soir au coin du feu, je me racontais à haute voix, contes, romans d'aventure et d'amour.

C'est aussi à cette époque que je repris mon journal de bord commencé au Brésil, un compagnon qui ne me contredisait jamais et qui me rappelait que je faisais partie de la famille des animaux doués de parole. Je n'avais pu sauver que quelques feuillets dans une poche de ma vareuse, malgré le papier bitumé dont j'avais pris soin de l'envelopper. Manquaient mes

précieuses leçons de navigation, mes éphémérides, mes copies de carte, mes relevés (peut-être utiles pour un géographe), et tant d'autres observations. Je regrettais aussi mes lexiques d'espagnol, d'anglais et de hollandais. Mais, aurais-je un jour l'occurrence d'utiliser tous ces mots que je ressassais dans ma tête ?

# La chaloupe

Deux ans avaient passé depuis mon dernier anniversaire, les hoches que je taillais chaque matin sur le badamier en témoignaient. J'avais gravé ma première marque en clair : vendredi dix février 1769. J'avais maintenant une installation confortable et sûre, ma première récolte de maïs m'avait permis, après bien des essais, de fabriquer mon levain et un pain excellent et roboratif. Mais je n'avais toujours pas entamé la réparation de ma chaloupe, remettant chaque jour mon travail au lendemain, tant j'anticipais la peine que cela me prendrait. Chaque semaine, je devais vider l'eau qui s'infiltrait dans les fonds et encore plus souvent en cas de grosses pluies. Enfin, je résolus de préparer le plus soigneusement possible l'instrument de ma délivrance. Il me fallait abattre en carène en profitant de chaque marée basse, mais dans ce cas, je ne pouvais travailler que durant quelques heures sous ces latitudes à faible marnage. Il me fallait fabriquer des béquilles et attendre les marées d'équinoxe pour le mettre plus avant sur le sable. Là encore, comme pour l'infortuné Job, la destinée en décida autrement.

J'avais résolu de quitter quelques jours ma résidence au bord de l'eau pour me mettre en quête de bois. J'avais besoin d'un mat, d'une bôme, d'avirons de rechange, et de béquilles pour placer l'embarcation au sec. J'emportai ma hache, une scie, mon fidèle sabre et quelques provisions dans un havresac tressé et partis à la recherche d'un bois adapté à mon entreprise. Au-delà de la bamboueraie, la forêt devenait plus touffue. Je m'y enfonçai plus profondément sans toutefois m'éloigner trop, sachant qu'il me faudrait traîner seul mes espars. Je finis par découvrir une essence d'arbre si dure que j'en ébréchai quelque peu ma hache. Je l'écorçai et décidai de le sécher sur place, ce qui en rendrait le transport plus aisé. Je construisis une sorte de bâti, afin qu'il ne reposât pas directement sur le sol et ne fût gâté par les insectes. Tout ce travail me prit la journée et je fus surpris par la nuit. Aussi, je me résolus à dormir sur place et repris ma vieille pratique des premiers jours sur l'île : je trouvai un arbre qui me fit une couche sûre. Mais, vers le milieu de la nuit, la pluie se mit à tomber et ce que je pris d'abord pour un inconvénient passager se transforma bientôt en déluge. Le lendemain, je me réfugiai dans une excavation de rocher que je garnis de feuilles pour mon couchage et dont je bardai l'entrée. J'y restai toute la journée. Le troisième jour, la pluie se fit moins violente et je décidai de reprendre la route, mes provisions étant presque terminées. Le chemin de retour était si détrempé que je devais extirper mes brodequins de la glaise avec beaucoup de peine et un horrible bruit de succion et dus les rafistoler tant bien que mal à plusieurs reprises. Chaque pas était si pénible que ma progression était fort lente. Je passai une nouvelle nuit dans une sorte de palmier aux feuilles assez larges pour me protéger un peu de la pluie. Le lendemain, le ciel était bas et je ne pus compter sur le soleil pour m'orienter. L'aiguille aimantée de ma boussole avait sauté de son pivot et était inutilisable, et le chemin que j'espérais reconnaître grâce aux nombreuses branches que j'avais élaguées sur mon passage à l'aller était devenu méconnaissable avec la pluie. Je n'osai continuer plus loin, de peur de m'éloigner davantage de ma destination. Je passai ma journée à confectionner un abri de branchages plus efficace contre la pluie que contre d'hypothétiques bêtes sauvages. Je trouvai quelques baies comestibles qui calmèrent un peu ma faim, car mes provisions étaient épuisées.

Enfin, au matin du sixième jour, le ciel était comme lavé et je pus me diriger vers le sud à l'aide du soleil. J'arrivai à mon campement au soir et m'effondrai dans mon hamac sans même avoir la force de manger. Je passai la nuit à grelotter.

Lorsque je tentai de me lever dans l'après-midi, cela me déclencha de violents maux de tête et des quintes de toux qui semblaient vouloir me déchirer la poitrine. Je me traînai alors sur ma petite plage.

La chaloupe avait disparu.

Je longeai le rivage par deux fois, scrutai mon petit lagon et le récif dans tous leurs recoins. Avait-elle dérivé et franchi la passe ? Mes deux ancres à jas empenelées avaient pourtant fait leurs preuves jusqu'à présent, même par gros temps. Je me mis à l'eau malgré la fièvre et finis par repérer mon embarcation par cinq mètres de fond, toujours au bout de sa chaîne. Il avait plu pendant une semaine sans que je n'écopasse comme je le faisais régulièrement. Elle s'était remplie d'eau et avait coulé.

Je passai une nouvelle nuit de désespoir, et de délire. J'échafaudais mille stratagèmes chimériques pour remettre mon embarcation à flot, m'endormais en sueur, me réveillais en grelottant, envisageai de me laisser mourir. Oh, que je regrettais de ne point avoir de réconfort dans la religion comme mon frère !

Je restai prostré encore deux jours, ne me levant que pour remplir maalebasse d'eau.

Ma faiblesse physique et morale était telle qu'oubliant mes chers philosophes, je me mis une fois à genoux comme un bigot et exhortai le ciel de faire apparaître une voile à l'horizon.

.....

**Fin de cet extrait de livre**

---

**Pour télécharger ce livre en entier, cliquez sur le lien ci-dessous :**



<http://www.editions-humanis.com>